*Mort d’Arthur*

La barque glisse au fil sinueux des canaux. Arthur a posé les rames ; il soulève un à un les bidons dont il vide lentement le contenu sur l’eau. Puis il sort de sa poche une boîte d’allumettes et dit, s’adressant à sa figure de proue : « Tu vois, Tine, on l’fait finalement not’ voyage de noces ! » Et sur ce il frotte les allumettes et les jette par-dessus bord. La petite poignée de flammes s’épanouit aussitôt, se fait brassées, puis se déroule en longue guirlande.

(…)

Le feu court au ras des lentilles d’eau, lèche les racines, enlace les joncs, fait crépiter les nids. Des lueurs roses moirent la robe de la mariée, dansent dans les yeux d’Arthur, ondoient dans la nuit. « Je te l’avais bien dit qu’on pouvait rallumer le vieux four, ah ! c’est qu’il en avait encore à foison, du feu dans le gosier, le bougre d’Hoffmann ! » Et il rit, et son rire grince aussi fort que les cris du colvert lequel, dans son vol fou, frappe d’un coup d’aile le plumeau de la mariée puis s’écroule dans l’eau. Le plumeau frissonne, la tête de la mariée est tout ébouriffée et elle se met à rougeoyer. « Chante, chante, ma petite Tine ! T’es si belle, quand tu chantes.. » Arthur s’avance vers sa figure de proue, se penche vers la chaise, soulève dans ses bras la robe rembourrée et la presse contre lui. « Et maintenant, Tine, on va danser ! Chante, chante pour moi… » Le feu fredonne dans la chevelure de la mariée, Arthur tangue, enlacé à la robe. Ses mains, poissées d’essence, s’enflamment, et le feu se répand sur le dos de la mariée, s’engouffre dans les plis de sa robe. Arthur la serre plus puissamment encore contre son torse, leurs vêtements se couvrent de cloques qui crèvent en sifflant « Chante, Tine, chante pour moi… », leurs deux corps s’unissent, ruisselant de jaune clair et d’écarlate, ils vacillent, puis s’effondrent sur le fond de la barque qui à son tour se transforme en torche.

Un long flambeau glisse au fil de l’eau , mêlant ses mugissements aux cris et aux plaintes des bêtes aquatiques réfugiées sur les berges ; les silhouettes tordues, échevelées des frênes têtards se profilent sur fond de ce clair-obscur orangé, pareilles à un cortège de gnomes et de sorciers en grand conciliabule dans la nuit.

Sylvie Germain, *Tobie des marais*, 1998